

« Ce sera une poire pour la soif, » en cas de maladie ou de malheur.

Je les avait confiés à Mono, en lui disant que je voulais ignorer où ils étaient. Sans cela... on un autre jour de caprice, je les aurais repris et vendus, peut être, ou donnés pour satisfaire quelque fantaisie folle, comme il m'en passait tant par la tête.

— Eh bien ?

— Eh bien, Mono les avait déposés chez Irma où je les retrouvai.

C'est la seule idée raisonnable que j'aie eue en ma vie. Il y en avait pour trois cent mille francs environ.

C'est avec cela que j'ai vécu depuis deux ans ; mais je suis peu habituée à l'économie.

J'ai eu de grosses dépenses à faire pour suivre la piste du marquis ou plutôt la piste d'Amérique en Europe, puis en France, puis en Franche-Comté, puis à Paris... et c'est à peine s'il me reste une vingtaine de mille francs.

— Que serais-tu devenue, cet argent fini ?

— Oh ! peu m'importait ! Je voulais nous venger, et, la vengeance accomplie... je ne sais ce que j'aurais fait.

— Et c'est de cette sorte que tu es venue jusqu'à moi ?

— Oui, mais à la suite de circonstances bien étranges, et sans le meurtre de « Cocco la Tête de Mort, » par Louis Clermont, je ne t'aurais pas encore retrouvé.

Cuchillo bondit sur ces pieds.

— Quoi, tu sais... ce crime ! balbutia-t-il d'une voix étouffée.

— Evidemment, puisque c'est la connaissance de ce crime qui m'a conduite ici.

Cuchillo la regarda stupéfait.

## V

MAI 1869

A cet instant, une terreur immense dominait tous les autres sentiments de Cuchillo.

Si la Portena connaissait l'auteur du meurtre accompli par Louis Clermont, d'autres aussi devaient le connaître...

Mais alors, on allait arrêter le misérable, et tout était perdu...

Ce fut une affreuse vision !

La mariquita s'aperçut de son émotion.

— Oh ! rassure-toi ! s'exclama-t-elle. Moi seule, je possède ce secret, et, si Louis Clermont n'a pas été arrêté, s'il a échappé à la police qui le poursuivait, sans laisser de trace ; s'il n'est point soupçonné, aujourd'hui, et s'il n'a rien à craindre, pas plus que toi, c'est à moi qu'il le doit.

— A toi ? demanda Cuchillo, au comble de la surprise.

— Oui, à moi ! ou plutôt à Mono !

Sachant que Clermont était avec le marquis, qui serait duc, aujourd'hui, s'il vivait, Mono a sauvé Clermont, afin que, par lui, je puisse arriver jusqu'à toi, et assouvir ma haine, sans mêler la justice à ce drame, où elle eût pris le rôle que je me réservais.

— Mono l'a sauvé... répéta le faux duc, et Louis Clermont ne m'en a rien dit !

— Il ignore.

— Est-ce possible ?

Le hasard a tout fait.

Nous étions à Paris, depuis deux mois, et, depuis dix mois, j'y cherchais en vain la trace du duc de Kardos. Étrangère, ne voulant pas me mettre trop en vue, et ne pouvant me renseigner

auprès de la police, cette recherche n'était point facile, je t'assure.

Enfin, il y a quelques jours, le soir, à la tombée de la nuit, Mono, qui battait la ville pour moi, rencontra Louis Clermont, déguisé en ouvrier, et le reconnut aussitôt, avec cette finesse d'instinct que possèdent les odres, en pareille circonstance.

Il le suivit prudemment jusqu'à la porte d'une maison de la rue des Trois-Couronnes, où ton ami pénétra.

Mono attendit patiemment, caché dans l'ombre.

Tout à coup, des décharges de revolver éclatèrent dans le silence.

Un rassemblement se forma.

Un concierge sort pour appeler la police, et mon fidèle serviteur se glisse à travers la foule, pénètre dans la maison.

Il aide à enfoncer une porte, et reconnaît le cadavre de Cocco, qu'il avait vu, plusieurs fois, à Buenos Ayres, en compagnie de Louis Clermont.

Ce dernier s'était enfui par les toits.

Il s'élança à sa poursuite, pour éviter que d'autres le fassent à sa place, résolu à empêcher son arrestation, si cela dépendait de lui, afin que, par Clermont, je pusse savoir ce qu'était devenu le duc.

Il le suit à la piste, au risque de sa vie, et arrive dans une mansarde, où il ramasse la navaja que voici.

Elle montrait, en parlant ainsi, le couteau espagnol que Moro lui avait apporté, et avec lequel elle voulait poignarder l'homme qu'elle aimait.

— Le reconnais-tu ?

— Je reconnais ce couteau, dit Cuchillo.

— La chambre où il ramassa cette arme était dans le plus grand désordre, et dénotait partout le passage du meurtrier.

Mono s'engage dans l'escalier de la maison, constate que Louis Clermont s'est réfugié à l'étage au dessous, chez des gens inconnus qui le cachent...

— Ah ! je comprends ! fit Cuchillo. Il était...

— Chez sa femme, chez son fils ! Mme Lapierre et Gaston Lapierre !

— Tu sais donc tout ?

— Oui. Mais attends.

Au moment où la police envahissait la maison, pour une perquisition, Mono remonte, remet tout en place, dans la mansarde, efface toutes les traces du passage de Clermont...

— Alors, nul ne le soupçonne ?

— Nul au monde !

Cuchillo poussa un soupir de soulagement.

— Le lendemain matin, Mono me faisait part de sa découverte et me donnait tous ces détails.

Ah ! j'eus un éclair de joie profonde !

Clermont retrouvé, j'étais sûr de retrouver le duc, dont je le croyais complice.

— Mais tu ne savais où il était !

— Qu'importe ? Je savais qu'on l'avait caché ; et par ceux qui l'avaient caché, je saurais le reste.

Je pris donc distraitement mes informations.

Je sus que la personne qui lui avait donné asile, pendant qu'on faisait perquisition dans les greniers et dans les caves de la maison de la rue Oberkampf, s'appelait Mme Lapierre...

Je sus que Mme Lapierre n'était autre que Mme Olermont ; que c'était la plus honnête femme du monde, et qu'elle cachait son nom d'épouse, — nom déshonoré par la vie et les condamnations de son mari.